

JEAN SAMUEL
&
JORGE SEMPRUN



Autour
de Primo Levi

Ce numéro spécial s'inscrit dans le prolongement d'une émission audiovisuelle consacrée à Primo Levi par le CNED et «L'École des lettres».

Les entretiens qu'ont bien voulu nous accorder deux témoins essentiels – Jean Samuel, compagnon de déportation de Primo Levi à Auschwitz, et Jorge Semprun, dont l'œuvre est traversée par une réflexion sur sa détention à Buchenwald – nous paraissent devoir connaître la diffusion la plus large.

Nous les remercions très vivement d'avoir accepté cette transcription intégrale qui renouvelle l'émotion de la rencontre et nous incite à lire au plus près Primo Levi.



Entretien avec Jean Samuel

*« Que nous le voulions ou non,
nous sommes des témoins
et nous en portons le poids »*

JEAN SAMUEL. – En mars 1946, quand nous nous sommes retrouvés, Primo Levi m’a écrit : « *Que nous le voulions ou non, nous sommes des témoins et nous en portons le poids.* » En effet, lui avait commencé à écrire et à témoigner dans les écoles, les lycées, les collèges, tandis qu’à moi, il m’a fallu à peu près trente-cinq ans pour pouvoir enfin parler, raconter...

Aujourd’hui, comme chaque fois que je témoigne, je pense à tous ceux qui sont restés à Auschwitz : Juifs, Tziganes, Résistants, homosexuels... Plus d’un million de personnes – le chiffre exact, on ne le connaîtra jamais – arrêtées, déportées, souvent gazées le jour même de leur arrivée. Je pense en particulier à ma famille proche, arrêtée en même temps que moi : mon père, un jeune frère de dix-sept ans, Pierrot, trois oncles et deux femmes – ma mère et une cousine. Étonnamment, les deux femmes sont rentrées...

Quoi qu'on fasse, on ne peut pas oublier. J'essaie de témoigner – je continuerai tant que je le pourrai. Et je vous remercie de m'en donner l'occasion car ce ne sera pas éternel: nous avons, nous tous qui témoignons en ce moment, ce problème de la transmission. C'est probablement grâce aux initiatives comme la vôtre que nous aurons une chance de survivre et de témoigner de notre histoire.

Nous avons été arrêtés le 2 mars 1944...

Nous avons été arrêtés le 2 mars 1944, assez tard, dans un tout petit village du Lot-et-Garonne, près de Villeneuve-sur-Lot. C'est la Gestapo d'Agen qui nous a arrêtés, sans doute suite à une dénonciation, mes oncles étant dans la Résistance. Nous n'avons jamais pu prouver cette dénonciation: la Gestapo avait tout détruit.

Ils sont arrivés avec une petite camionnette et ont fait un tri dont j'ignore les raisons: ils ont choisi huit personnes – il n'y avait pas plus de places dans leur camionnette – sur les dix-huit membres de ma famille qui habitaient cette grande maison. Nous avons été emmenés en prison à Agen, puis à Toulouse, tout près de l'université où j'avais fait mes études, et ensuite à Drancy, dix jours. Le 27 mars 1944, nous avons quitté Drancy par le soixante-dixième convoi – sur les soixante-quinze partis entre mars 1942 et juillet 1944.

À ce propos, je voudrais tout de même donner quelques chiffres: 76 000 Juifs ont été déportés depuis Drancy et, en 1945, nous sommes rentrés très exactement 2251. Ce ne sont que des chiffres mais, derrière les chiffres des personnes manquantes – soit près de 74 000 –, il y a des bébés, des enfants, des

adultes, des malades, des personnes âgées... Il ne faut pas oublier cela : c'est essentiel.

L'ÉCOLE DES LETTRES. – *Pourriez-vous préciser la spécificité du camp où vous vous trouviez dans le complexe d'Auschwitz ?*

JEAN SAMUEL. – Bien sûr. Il y avait essentiellement trois grands camps autour d'Auschwitz, et facilement une quarantaine, ou peut-être plus, en Haute-Silésie. Je suis arrivé à Auschwitz 1, une caserne qui existe encore aujourd'hui et où se trouve le musée. À Auschwitz 1, il y avait de trente-cinq à quarante mille personnes. Dans mon camp de Buna-Monowitz, qui devait fournir de la main-d'œuvre à l'IG Farben, nous étions entre dix et quinze mille. Vingt-cinq mille STO, des jeunes du Service du Travail Obligatoire venus de toute l'Europe travaillaient dans la même usine. J'y ai d'ailleurs rencontré un garçon que je connaissais de Villeneuve-sur-Lot. Il a pu faire passer un message chez moi, avec des risques pour lui comme pour moi, puisqu'il était absolument interdit de nous parler.

Il y a aussi le camp de Birkenau. C'était celui où se trouvaient les femmes et les Tziganes, qui étaient restés en famille : eux ont été vraiment liquidés, au mois d'août 1944, je crois. C'était un camp immense, qui comptait de quatre-vingt-dix à cent mille personnes, dont toutes les femmes, puisque, à ma connaissance, il n'y en avait pas ailleurs. Ma mère s'y trouvait. Elle était face aux crématoires – les chambres à gaz, on ne les voyait pas. Jusqu'à sa mort – et elle est morte à quatre-vingt-un ans –, presque chaque nuit elle a fait ce cauchemar des flammes des crématoires... Moi, je ne les ai jamais vues. Je ne dirai jamais que ça a existé, puisque je ne les ai pas vues personnellement. Tout ce que je peux dire, c'est que, de temps en temps, quand le vent venait de l'ouest ou du nord-ouest, on sentait des

odeurs terribles. Mais je n'ai jamais vu les flammes du crématoire. Je n'en parle donc pas.

Mon camp de Monowitz, qui était Auschwitz 3, était un camp de travail où l'on mourait, où l'on disparaissait. On n'était pas toujours sûr que quelqu'un mourait. Un de mes oncles est parti au mois de juillet. Je ne sais pas où il est allé, je ne suis pas sûr qu'il ait été gazé tout de suite : il a peut-être été envoyé dans l'un des multiples petits camps, mines, usines métallurgiques, carrières, etc., qui composaient l'ensemble des camps dit «Auschwitz». Mon camp de Monowitz a été détruit tout de suite après la guerre. C'était un champ... Aujourd'hui, c'est un quartier d'habitation.

Nous n'avons absolument aucun mérite à être revenus

Nous sommes arrivés à Auschwitz le 30 mars. Au départ, on nous avait raconté des histoires un peu «adoucissantes», et nous avons été très surpris, à notre arrivée, par l'accueil qui nous attendait. Les bagages sont restés dans les wagons de soixante personnes que nous avons occupés pendant trois jours. Nous avons dû sauter sur le ballast et là, devant nous, se tenait le célèbre docteur Mengele. D'un geste il nous poussait à droite ou à gauche. On s'est vite rendu compte qu'il envoyait à gauche ceux qui avaient une petite chance de survie, c'est-à-dire ceux qui pouvaient encore travailler – parmi les chances que nous avons eues, il y a peut-être aussi celle de n'être arrêtés qu'en 1944, parce qu'ils avaient besoin de main-d'œuvre. À droite, une rangée de camions où on envoyait les bébés, souvent avec leurs mamans qui ne voulaient pas les abandonner, les malades, les personnes âgées...

Ma mère avait quarante-huit ans. C'était une petite femme malade. Souffrant des jambes, elle s'est mise de sa propre autorité dans cette rangée, celle des gens qui n'allaient pas survivre à la nuit – mais personne ne le savait bien sûr. Il y avait des camions, et elle se sentait trop fatiguée pour parcourir à pied les quelques centaines de mètres qui nous séparaient de l'entrée du camp d'Auschwitz. Alors Mengele, ce monstre dont on pense qu'il a sur la conscience la mort d'au moins six ou sept cent mille personnes, ce monstre absolu a renvoyé à deux reprises ma mère du bon côté en lui disant: « *Vous, vous pouvez travailler.* » Pourquoi? On ne le saura jamais. Mais il m'est difficile de penser que je dois la survie de ma mère à ce monstre...

Je crois qu'il faut insister sur un point: seul le hasard, avec une certaine envie de vivre tout de même, a permis notre survie – oui, le hasard, les chances, connues ou inconnues, celle-là étant probablement la plus « parlante », la plus évidente, d'un hasard heureux ayant permis la survie. Voilà. Ma mère a eu un parcours très compliqué: à la fin, elle est allée à Ravensbrück et a été libérée par les Russes, sur l'Elbe, un mois après moi. Elle est rentrée et a vécu encore trente-trois ans...

Au nombre des chances, j'ai eu aussi celle de tomber sur un jeune homme chargé de nous demander nos métiers. Je lui ai dit que j'étais étudiant en pharmacie. Il m'a répondu: « *Ça, c'est inutile. Tu n'as pas autre chose à me proposer?* » Or, de 1940 à 1943, j'avais fait des études de pharmacie à Toulouse et, le temps des étudiants étant très libre pendant la guerre, j'avais aussi passé une licence de sciences – botanique, mais surtout mathématiques et plus encore chimie générale. Alors j'ai ajouté: « *J'ai fait une licence de sciences: chimie.* » Et il m'a répondu: « *Ah! ça, ça pourra peut-être te servir.* » Cette licence a sans doute été un facteur essentiel de ma survie...

C'est pourquoi je voudrais insister sur la question de la chance. Personne n'est rentré parce qu'il était intelligent ou

parce qu'il était fort. Non, il a fallu des chances – tout le temps, tous les jours –, des chances que l'on connaît et d'autres qui nous sont inconnues. Nous n'avons absolument aucun mérite à être revenus.

D'un autre côté, ça peut peut-être aussi nous déculpabiliser un peu : si nous n'avons rien commis d'irréparable, on peut penser que nous ne sommes pas coupables, pas tous... Nous ne pouvons pas nous sentir absolument coupables d'avoir survécu parce que nous ne sommes pas – nous n'étions pas – maîtres de la situation.

Six kilomètres, c'est pire que la Lune

L'ÉCOLE DES LETTRES. – *Avez-vous été séparé des membres de votre famille très tôt après votre arrivée à Auschwitz ?*

JEAN SAMUEL. – De ma mère, tout de suite. Nous avons tout de suite été séparés des femmes. Mon père est resté à Auschwitz, à six kilomètres : il y est mort. Six kilomètres, c'est pire que la Lune. Nous n'avons aucune possibilité d'obtenir des renseignements. Je sais que mon jeune frère vivait encore le 19 janvier, grâce au témoignage, obtenu en 1946, d'un médecin qui se trouvait dans le camp de travail où il avait été envoyé avec quarante-neuf autres personnes de mon convoi huit jours après notre arrivée. Comme mon frère était très grand – un mètre quatre-vingts – et costaud, il avait été envoyé dans une carrière de pierres pour faire du ciment.

Je vais vous donner un autre exemple extraordinaire de qui pouvait survivre. Il y a trois ans, j'ai retrouvé par hasard dans l'un des rares documents du camp restant à Auschwitz la liste des cinquante personnes de mon convoi, dont faisait partie

mon frère. Sur ces cinquante personnes – j’ai contrôlé dans le livre de Klarsfeld –, deux ont survécu : l’un était né en 1900 et l’autre en 1893. C’étaient les plus âgés. Alors que mon frère était né en 1926 et que c’était une force de la nature...

Des autres je ne sais rien : le seul que j’ai vu mourir, c’est un oncle qui m’a très difficilement accompagné jusqu’à Buchenwald et qui est mort là-bas.

*Marqué à vie d’un numéro que l’on portait non
seulement sur le bras mais aussi ailleurs,
dans sa tête*

L’ÉCOLE DES LETTRES. – *Comment s’est passée votre entrée au camp ?*

JEAN SAMUEL. – Pendant trois heures, la nuit, dans Auschwitz 1, j’ai été lavé et rasé, comme tout le monde, avec des lames Gillette qui avaient déjà servi des milliers de fois et qui nous ont laissés rouges comme des écrevisses. J’ai été tatoué d’un numéro sur le bras, je peux vous le montrer. Ce n’est pas grand-chose, ce n’est pas douloureux en soi. Mais, plus qu’un numéro, c’était notre identité au camp. Ce n’est pas le tatouage en soi qui est important, mais la perte d’identité. Il était difficile d’accepter de s’appeler « 176397 ». Ce numéro, il restera sur mon bras tant que je vivrai. Au camp, on ne connaissait que les numéros. Pour les tout proches seulement on savait vaguement un prénom, un surnom, un nom...

Du temps où j’étais Pikolo, j’ai fait une comptabilité du Kommando de chimie et, plutôt que les noms, je me rappelais les numéros. Je me souviens parfaitement du numéro de Primo Levi : le 174517. Je me souviens de celui de mon père, un

numéro avant moi: 396, de celui de mon frère, le 398, de mes oncles: 447 et 448. Je me rappelle un certain nombre de noms de là-bas, de numéros qui étaient notre nom. Nous avons eu beaucoup de mal à nous habituer à cette perte d'identité. Pour cette raison, il était important d'avoir des camarades – quelques-uns –, dont on connaissait le nom, le prénom parfois: c'était essentiel pour garder un minimum d'humanité. Être un numéro, ça veut dire ne plus être un homme.

C'était le but des Allemands, d'abord pour eux-mêmes, dans leurs rapports avec nous: il était plus facile de tuer un numéro que de tuer un être humain. Et, pour nous, il était plus dégradant d'être un numéro, comme un bétail, comme un bœuf dans un troupeau, marqué à vie d'un numéro que l'on portait non seulement sur le bras mais aussi ailleurs, dans sa tête.

Personne ne nous parlait de l'existence des chambres à gaz...

Nous sommes sortis de là habillés en forçats, avec des numéros. Ce qui était peut-être le plus difficile à accepter à ce moment-là, c'est que personne ne nous parlait de l'existence des chambres à gaz. Or plus de la moitié de notre convoi de mille cinquante personnes a été liquidée la première nuit. J'en ai voulu aux anciens qui étaient là de ne pas nous tenir au courant. Et puis j'ai fini par me ranger à leur idée: nous n'étions pas capables d'imaginer qu'en l'espace d'une seule nuit, on ait dû faire table rase de tant de vies humaines.

C'était impensable, incroyable.

Les camarades qui n'ont pas su accepter la réalité sont devenus ce que l'on a appelés des «musulmans»: ils se sont



laissés aller. Ces gens – fussent-ils votre père, votre frère –, vous ne pouviez plus rien pour eux, ils étaient hors du monde... Ils semblaient, ils se sont laissé mourir. Ils étaient moribonds pendant des semaines et des semaines. Les anciens du camp étaient capables de dire, non pas qui survivrait, mais qui ne supporterait pas. Ils le voyaient rapidement.

Le choc de l'arrivée et le choc, par la suite, de la « Marche de la mort » ou, du moins, de la libération, ont été les moments les plus difficiles à vivre, à survivre...

L'ÉCOLE DES LETTRES. – *Quelle a été votre réaction lorsque vous avez compris ce qui se passait dans ce camp ?*

JEAN SAMUEL. – J'ai appris assez rapidement ce qui se passait parce que, pendant quinze jours, notre convoi a été en quarantaine – c'était une chose rare, inhabituelle. Nous sommes

donc restés au camp au lieu d'aller tout de suite à l'usine, à Buna. Il s'est trouvé alors que j'ai accompagné un jeune Lorrain pour nettoyer les sentiers du camp: on ramassait les bouts de papier, etc. On passait même entre les barbelés désélectrifiés pendant que les gens étaient au travail à l'usine. Il m'a raconté qu'il avait perdu ses parents à l'arrivée. C'est là que j'ai appris ce qui se passait, peut-être huit ou dix jours à peine après notre entrée dans le camp.

Je ne saurais plus vous dire aujourd'hui comment j'ai réagi. C'était un moment terrible, mais il fallait y passer: si incroyable qu'elle soit, on ne pouvait pas occulter cette réalité. Il n'y avait pas de «conseiller». Chacun a dû petit à petit essayer d'admettre ce qui se passait comme une vérité. C'était très difficile, mais il fallait le faire, sans quoi on ne pouvait pas survivre. Il fallait en prendre conscience, comme il fallait prendre conscience du risque quotidien – je dirais même de chaque instant – que cela puisse vous arriver à vous: même quand vous travailliez, vous pouviez vous mettre en situation de danger de mort...

Se laver, c'était rester un peu plus humain...

Pendant un certain temps, j'ai essayé de me laver. Cela exigeait beaucoup d'efforts: d'abord, il fallait coincer ses affaires pour qu'on ne les vole pas, car si on ne les retrouvait pas, on devait le payer avec du pain, donc avec son sang, si on peut dire. Mais se laver, c'était rester un peu plus humain. Et il n'était pas toujours possible, le matin, de trouver un robinet d'eau froide disponible. Il y avait quelques robinets, non pas à l'intérieur du Block, mais dehors, devant les toilettes.

Se laver, c'était comme l'amitié: une chose qui permettait de ne pas sombrer définitivement.

Pour le reste, je crois qu'on essayait d'être gris: ceux qui étaient trop grands, trop petits, ou qui avaient quelque chose de très particulier permettant de les distinguer, avaient plus de risques de frapper l'œil d'un SS. Il fallait petit à petit essayer de s'adapter aux réalités de la chose, même si c'était très difficile. Ceux qui n'ont pas pu n'ont pas survécu. Mais personne ne vous enseignait rien, c'était à vous d'apprendre – à vous d'apprendre ce qu'était la faim, par exemple. Elle était terrible, mais la soif était pire. Or il était impossible de boire. On nous avait vite prévenus: «*Ne bois jamais que ce qu'on te donne*» – le café, ou soi-disant café, du matin, ou les soupes, mais jamais une goutte d'eau provenant d'un robinet. Sinon, inévitablement, on était candidat au typhus ou aux entérites.

Même au mois d'août, quand nous avons dû déblayer dans la poussière les gravats des premiers bombardements de l'usine de la Buna, il était impensable de boire une goutte d'eau. Et il est beaucoup plus difficile de lutter contre la soif que contre la faim. Cela dit, il n'y a pas de règle générale: certains, souffrant vraiment plus que d'autres de la faim, ont eu beaucoup de mal à s'adapter...

Avoir fait de l'allemand au lycée a été un élément important de ma survie

L'allemand aussi était très important: si on se trouvait face à un SS, il fallait se mettre au garde-à-vous, enlever la petite «*Mütze*», le petit béret que l'on portait et où était inscrit notre numéro, qui l'était aussi sur la veste et sur le pantalon, et énoncer en allemand un nombre de six chiffres. Avoir fait de l'allemand au lycée a été un élément important de ma survie.

Primo raconte dans son livre que, pendant quatre ou cinq

jours, il a payé de son pain, donc de son seul substrat solide pour survivre, un jeune Alsacien. Et il ajoute que jamais, de toute sa vie, il n'a fait un investissement plus utile que ces quelques leçons d'allemand qui lui ont au moins permis de comprendre les ordres hurlés en allemand. Ces ordres, il fallait les exécuter immédiatement, sans quoi on recevait des coups. Et, quand on avait commencé à recevoir des coups, on en attrapait de plus en plus... L'allemand était la langue universellement adoptée, mais pas toujours comprise par tout le monde. Le yiddish était très parlé au camp, ainsi que le polonais. Les Polonais étaient nombreux: ils étaient arrivés à Auschwitz les premiers, avant les Juifs; ils avaient commencé à construire le camp à partir de 1941, je crois.

J'ai connu des Grecs francophones, des Italiens francophones. Mais ma situation était très particulière: il y avait beaucoup de francophones dans le Kommando de chimie, beaucoup plus que dans certains Kommandos moins «intellectuels» ou, pour le dire autrement, moins «spécialisés». La situation dans le Kommando de chimie n'était donc pas comparable à celle que l'on rencontrait dans d'autres Kommandos.

Par exemple, dans le premier où j'ai été, je n'ai pratiquement eu de rapports avec personne: on n'avait pas le même voisin de toute la journée et, le soir, on se quittait sans savoir qui il était.

*Notre kapo, un criminel allemand non juif,
avait demandé si quelqu'un savait laver ou repasser...*

On passait la journée dehors, à transporter à quinze ou vingt des arbres énormes. Ça a duré deux mois et puis, au moment de sa création, j'ai pu entrer dans le Kommando de

chimie. Je suis devenu Pikolo par hasard, et aussi parce que je comprenais l'allemand.

Notre kapo, un criminel allemand non juif, avait demandé si quelqu'un savait laver ou repasser. J'ai levé le bras, avec les risques que cela comportait: le risque qu'il trouve le travail mal fait, le risque sexuel aussi car, souvent, les plus jeunes devenaient des «amis de cœur», pour le dire gentiment.

J'ai eu de la chance: soit je ne lui plaisais pas, soit il avait un autre ami. Je ne suis resté Pikolo que deux mois. Après, on a changé de kapo et je suis rentré dans le Kommando comme tout le monde. C'est donc dans ce Kommando que j'ai fait la connaissance de Primo Levi.

*Vous savez comment on disait «jamais»
au camp? «Morgen früh»: «demain matin»*

La façon dont je l'ai rencontré est assez étonnante. C'était un jour où les avions américains prenaient des vues de l'usine de Buna: on devait y fabriquer un caoutchouc – il n'a jamais existé parce que, le jour où l'usine a été prête, les Américains sont venus la bombarder, au mois d'août. Donc ma rencontre avec Primo Levi a dû se passer au mois de mai: nous nous sommes retrouvés dans une petite baraque sur cet immense chantier où nous travaillions et qu'utilisent aujourd'hui les Polonais. J'ai lu récemment qu'il représentait quelques centaines de kilomètres carrés: c'est une usine immense. Nous nous sommes retrouvés seuls tous les deux dans cette petite baraque en bois, sur la partie non construite du chantier, qui à l'époque était importante. Et nous avons pu parler.

C'était un moment étonnant: il était exceptionnel de n'avoir ni kapo, ni *Meister* de l'usine, ni SS derrière nous. Les

Allemands s'étaient précipités dans les souterrains pour se protéger d'éventuels bombardements – nous, nous n'avions pas le droit d'y aller. Nous avons eu ainsi une demi-heure de conversation privée. La chose était très rare au camp – pour deux raisons: d'abord on ne pouvait pas se parler à cause du bruit et de la fatigue; ensuite, parler de son passé demandait des jours et des jours de récupération. Notre vie, c'était un moment, un quart d'heure, une demi-heure... Il n'y avait ni passé ni avenir. Vous savez comment on disait «jamais» au camp? «*Morgen früh*»: «demain matin» – c'était l'expression pour «jamais». Nous étions toujours dans l'instant: il fallait faire attention à soi, à ne rien commettre qui soit défendu – or tout était défendu.

Et Primo et moi avons eu ce moment extraordinaire, pour moi un moment lumineux, plein de soleil, et, curieusement, Primo ne s'en rappelle pas. Je crois que c'est la vie: quelquefois on vit le même événement, mais pas de la même façon. Nous nous sommes revus souvent par la suite: on bavardait quand on pouvait. Et puis, un jour, je lui ai demandé de m'accompagner pour la corvée de soupe. Elle faisait partie de mes attributions agréables – encore fallait-il trouver quelqu'un qui veuille bien vous aider à porter cinquante litres de soupe sur un kilomètre, ou plus.

Cet épisode a donné lieu au chapitre du «Chant d'Ulysse» dans *Si c'est homme*. Primo m'a demandé: «*De quoi peut-on parler?*» Je ne sais plus pourquoi j'ai répondu: «*Donne-moi une leçon d'italien.*» Il a dit: «*Pourquoi pas?*» Et il a essayé de reconstituer des vers du chapitre d'Ulysse de *l'Enfer*, de Dante. J'ai trouvé extraordinaire que, dix ans après la fin de ses études, il ait pu reconstituer un poème moyenâgeux plein d'expressions difficiles. Il n'a pas tout retrouvé, mais pour lui aussi ç'a été un moment extraordinaire.

«Attention, Pikolo, ouvre grands tes oreilles et ton esprit, j'ai besoin que tu comprennes.

“Considerate la vostra semenza
Fatti non foste a viver come bruti
Ma per seguir virtute e conoscenza.”

“Considérez quelle est votre origine
Vous n'avez pas été faits pour vivre comme brutes.
Mais pour ensuivre et science et vertu.”

Et c'est comme si moi aussi j'entendais ces paroles pour la première fois: comme une sonnerie de trompettes, comme la voix de Dieu. L'espace d'un instant, j'ai oublié qui je suis et où je suis.

Pikolo me prie de répéter. Il est bon, Pikolo, il s'est rendu compte qu'il est en train de me faire du bien. À moins que, peut-être, il n'y ait autre chose: peut-être que, malgré la traduction plate et le commentaire sommaire et hâtif, il a reçu le message, il a senti que ces paroles le concernent, qu'elles concernent tous les hommes qui souffrent, et nous en particulier; qu'elles nous concernent nous deux, qui osons nous arrêter à ces choses-là avec les bâtons de la corvée de soupe sur les épaules. [...]

Je retiens Pikolo: il est absolument nécessaire et urgent qu'il écoute, qu'il comprenne ce “come altrui piacque” avant qu'il ne soit trop tard; demain lui ou moi nous pouvons être morts, ou ne plus jamais nous revoir; il faut que je lui dise, que je lui parle du Moyen Âge, de cet anachronisme si humain, si nécessaire et pourtant si inattendu, et d'autre chose encore, de quelque chose de gigantesque que je viens d'entrevoir à l'instant seulement, en une fulgurante intuition, et qui contient peut-être l'explication de notre destin, de notre présence ici aujourd'hui...»

*Quinze jours après sa mort, on a enfin retrouvé
Primo dans la plénitude du livre*

L'ÉCOLE DES LETTRES. – À quel moment avez-vous découvert
«*Si c'est un homme*» ?

JEAN SAMUEL. – Je n'avais que le texte du passage qui me concernait, mais que Primo n'a jamais voulu me traduire. La première traduction française a paru en 1961 ou 1962. C'était un non-sens absolu quant au titre, puisque, au lieu de *Si c'est un homme*, la traductrice avait écrit «J'étais un homme», ce qui est une horreur. Primo a fait détruire cette première édition.

La seconde a paru plus de vingt-cinq ans plus tard, après sa mort... Oui, quinze jours après sa mort, on a enfin retrouvé Primo dans la plénitude du livre et une bonne traduction. C'est là seulement que j'ai lu pour la première fois, vraiment avec précision, le chapitre du «Chant d'Ulysse».

*Je marchais entre mon oncle et un jeune
mathématicien avec qui nous avons parlé
du grand théorème de Fermat...*

Nous sommes restés à Auschwitz jusqu'à fin décembre 1944, au moment où Primo a été hospitalisé. Comme il était malade, il n'a pas connu la «Marche de la mort» à l'arrivée des Russes. Il a été libéré le 27 janvier par les Russes et ramené de Buna-Monowitz au camp central d'Auschwitz. Puis il y a eu ce long retour qu'il raconte dans *la Trêve* et qui l'a ramené chez lui en octobre 1946 seulement.

Je voudrais tout de même vous dire quelques mots de la « Marche de la mort », car ç'a été un épisode terrible pour nous tous. Nous avons été lancés sur les routes en sabots, sur vingt centimètres de neige, par -25°C , à peine habillés, presque squelettiques – nous pesions entre trente-cinq et quarante-cinq kilos. Et nous avons réalisé un exploit auquel je n'arrive toujours pas à croire : nous sommes partis le jeudi 18 dans l'après-midi et, jusqu'au lendemain matin six heures, nous avons parcouru quarante-deux kilomètres. Je marchais entre mon oncle et un jeune mathématicien avec qui nous avons parlé du grand théorème de Fermat. On se donnait tous le bras parce que, dès que quelqu'un quittait la colonne, deux minutes après on entendait un coup de feu. Nous avons laissé des milliers, des dizaines de milliers de morts le long des routes de Haute-Silésie. Nous nous sommes reposés trois ou quatre heures, puis nous sommes repartis et nous avons encore fait vingt-cinq kilomètres jusqu'au lendemain matin. C'est-à-dire qu'en un peu moins de quarante-huit heures, nous avons parcouru soixante-sept kilomètres à pied.

Je crois qu'il n'existe pas d'explication physiologique ou médicale à ce que l'homme peut faire. Mais il y a en chacun une envie de vivre, de survivre qui, sans être consciente, permet des choses qui semblent impossibles, incroyables. Après, nous avons voyagé cinq jours et cinq nuits à cent dix personnes dans des wagons découverts, debout, à travers la Haute-Silésie et la Tchécoslovaquie jusqu'à Buchenwald, où nous sommes arrivés le 26 janvier, peu nombreux, avec des morts dans les wagons. Nous étions partis le 18...

Je ne suis retourné à Auschwitz qu'en 1995. J'avais organisé un colloque au Conseil de l'Europe, à Strasbourg. J'y suis allé non pas pour le cinquantième anniversaire de la libération des camps, mais pour rappeler le début de la « Marche de la mort ».

La seule personne de ma famille dont je sache où et quand elle est morte...

À Buchenwald, nous avons travaillé à nouveau. C'est là que j'ai perdu mon oncle, le seul membre de ma famille dont j'ai vu la mort. J'ai eu un moment très difficile car je devais annoncer à sa femme et à son petit garçon de sept ans qu'il ne rentrerait pas. C'est la seule personne de ma famille dont je sache où et quand elle est morte. Pour tous les autres, je ne saurai jamais : ni pour mon frère, ni pour mon père, ni pour mes deux autres oncles. Et c'est difficile à supporter...

Nous avons été mis dans un camp à l'ouest, à vingt-cinq kilomètres dans la montagne, à travailler très dur. J'ai été libéré à la suite d'aventures rocambolesques. Nous avons pu réussir à nous maintenir au camp de Buchenwald, à ne pas repartir sur les routes, alors que la plupart des gens qui se trouvaient au petit camp sont repartis. Et j'ai été libéré en même temps que Jorge Semprun, le 11 avril 1945...

J'ai retrouvé Primo Levi en mars 1946

Au camp, nous n'avions ni papier ni crayon pour échanger nos adresses. C'est donc grâce à Charles Conreau, le personnage des dix derniers jours dans *Si c'est un homme*, que j'ai retrouvé Primo Levi, en mars 1946. À partir de là, Primo et moi nous sommes écrit. Il a conservé toute notre correspondance, la sienne et la mienne, qu'il m'a renvoyée.

Nous nous sommes revus pour la première fois en 1947, entre Menton et Vintimille – en hommes, avec des cheveux, et

un visage à peu près normal. Après, nous nous sommes revus très souvent, chaque fois que ma femme et moi nous rendions en Italie ou que lui passait en Alsace, jusqu'à la dernière fois, en 1985, un an et demi avant sa mort.

J'ai ma mémoire à moi, mais Primo a conservé la mémoire de dizaines de personnes

Primo Levi avait une mémoire extraordinaire. En 1961, il m'a envoyé une liste de tous les camarades: une cinquantaine de noms, depuis le kapo jusqu'à des gens qui n'étaient même pas chimistes. Il les avait notés au moment où les Russes les libéraient. Il m'a dit: «*Je me rappelle parfaitement ces choses-là. Je les ai marquées tout de suite.*» Moi je ne connaissais pas toutes les histoires qu'il raconte, comme celle de Lilith, par exemple. Je les ai vécues à côté de lui, mais je ne les ai pas sues. Lui avait ce talent d'écouter et de savoir faire parler les gens – sans insister. Les gens se confiaient à lui. C'était un don qu'il avait, et dont il n'était peut-être pas conscient à ce moment-là. Il en a parlé plus tard – dans *le Système périodique*, je crois – de ce don qu'il avait d'être un «réservoir».

Je pense vraiment que, s'il a survécu, c'est pour témoigner. Je suis sûr que, pour lui, c'était extrêmement important. Et il avait cette mémoire fantastique qui lui a permis de se remémorer toutes ces histoires. Quand il m'a envoyé cette liste, j'étais ahuri de constater que, souvent, en parlant d'un camarade, il savait son nom, son prénom, d'où il venait, parfois son métier, approximativement son âge, alors que chacun essayait de cacher sa vie – il était trop pénible d'en parler...

À ma connaissance, c'est un phénomène unique. C'est pour cette raison aussi que ses livres ont une telle importance:

parce qu'il est la mémoire de beaucoup de gens. J'ai ma mémoire à moi, mais Primo a conservé la mémoire de dizaines et de dizaines de personnes. Et cette mémoire durera. Primo Levi sera certainement l'écrivain qui nous survivra à tous, et aussi aux critiques littéraires...

On nous a appelés «déportés raciaux»

L'ÉCOLE DES LETTRES. – *L'audience de «Si c'est un homme» a été assez limitée lors de sa première publication en Italie et la traduction en France a été tardive. Pensez-vous que la génération actuelle soit plus réceptive à son témoignage?*

JEAN SAMUEL. – Certainement. Je le vois sur le plan familial: il a fallu deux générations. Peut-être parce qu'on ne parlait pas à nos enfants, alors que, depuis 1981-1982, on parle à nos petits-enfants et aux élèves. Oui, il a probablement fallu deux générations... À mon sens, ça a vraiment basculé au moment de la sortie du film *le Chagrin et la Pitié*, qui pour la première fois osait évoquer Vichy: là, beaucoup de tabous sont tombés.

Dans le film consacré à la déportation en 1955, *Nuit et Brouillard*, d'Alain Resnais, il n'est pas question un instant de ce qui s'est passé à Auschwitz. C'était tabou. Il faut dire aussi que nous n'étions pas gâtés: à ce moment-là, on nous a appelés «*déportés raciaux*» – ce n'était pas un titre très engageant pour parler. Il a fallu de longues années pour effacer l'image de la non-résistance: la résistance était individuelle, elle ne pouvait pas être autre. Nous n'avions aucun moyen de nous révolter physiquement ou avec des armes, comme ça s'est passé dans d'autres camps. Ça a été long à faire admettre.

*Sans le soutien de l'amitié,
personne ne serait rentré*

L'ÉCOLE DES LETTRES. – *Témoignez-vous souvent auprès des jeunes ?*

JEAN SAMUEL. – Je parle très souvent mais uniquement quand on me le demande. Jamais je n'impose ma présence : je ne fais que répondre aux sollicitations. Il faut que ce soit comme cela, que la demande vienne des professeurs ou, comme c'est souvent le cas, des élèves. Et, quand je parle de tout ce que nous avons vécu, c'est pour expliquer d'abord la chance que nous avons eue, et ensuite combien l'amitié est importante.

L'amitié, c'est ce dont je parle le plus souvent, je crois. Une amitié est rare. On ne pouvait pas avoir beaucoup d'amis : trois ou quatre au maximum. Il était impossible d'en avoir beaucoup : on ne pouvait pas se disperser. Sans le soutien de l'amitié, personne ne serait rentré. Tous ceux qui sont rentrés ont eu, à un moment ou à un autre, des amis – d'une amitié qui n'existe pas dans la vie de tous les jours.

Mon dernier camarade venait d'Auschwitz-Buna comme moi. C'est lui qui a repris la place de mon oncle et qui m'a soutenu pendant les trois derniers mois. C'était un jeune Parisien, juif, résistant. Le 27 mars était le jour de l'anniversaire de sa fiancée et, pour moi, le jour anniversaire de notre départ de Drancy. Ce 27 mars-là, dans le camp où nous nous trouvions, à vingt-cinq kilomètres à l'ouest de Buchenwald, il m'a coupé une tranche presque transparente de son petit bout de pain, et moi je lui ai donné une pointe de couteau de la confiture qu'on avait reçue ce jour-là. Eh bien, aucun cadeau, quel qu'il soit, de ma famille, de ma femme, de nos enfants, de nos petits-enfants, de nos arrière-petits-enfants, ne pourra jamais

égaliser ce moment-là. Je pense que c'est peut-être cela qu'il faut retenir – pas seulement les horreurs, mais aussi la force, la puissance de l'amitié, une amitié qui est difficile, qui n'est pas de tous les instants, mais qui constitue pour moi un élément positif.

L'ÉCOLE DES LETTRES. – *Depuis quand témoignez-vous ?*

JEAN SAMUEL. – Depuis la mort de Primo. Avant, je témoignais dans un cercle restreint : la famille, les amis, etc. C'est après la mort de Primo que j'ai témoigné publiquement. La première fois, c'était rue de Varenne, à l'Institut culturel italien, un an après sa mort. Il y avait Ferdinando Camon, le directeur de *la Stampa*, un professeur de l'université de Paris, un poète d'origine égyptienne mort peu après, Edmond Jabès. Je n'avais rien préparé, et je voyais que tous avaient un texte. Alors j'ai parlé – pour la première fois. Ce n'était probablement pas très bon, mais enfin... c'était naturel et c'est sorti... Depuis j'ai pris l'habitude de parler sans texte, en oubliant parfois des choses qui me semblent importantes, mais on ne sait jamais ce qui l'est vraiment. Je crois que c'est plutôt le fait de parler qui compte : après, à chacun d'en tirer ce qu'il juge important.

« *Avez-vous rencontré Hitler au camp ?* »

L'ÉCOLE DES LETTRES. – *Quelles sont les questions des élèves qui reviennent le plus fréquemment ?*

JEAN SAMUEL. – Celles qui touchent la vie au camp, l'appel, ces longues heures d'appel, le retour, notre réintégration, les suicides... On me demande aussi pourquoi nous n'avons pas résisté avec les armes. L'une des questions les plus étonnantes, peut-être, m'a été posée par un garçon d'une classe de 3^e. En

fait, ce n'était même pas une question, mais plutôt une demande de confirmation: «*Avez-vous rencontré Hitler au camp?*» Quand je lui ai répondu non, il avait l'air très déçu...

On m'interroge aussi sur mes rapports avec les Allemands, avec l'Allemagne d'aujourd'hui. À cela je réponds toujours que ce serait donner, après coup, raison à Hitler que d'en vouloir aux enfants ou aux petits-enfants des gens qui nous ont fait tant de mal – et pas seulement à nous, à toute l'Europe.

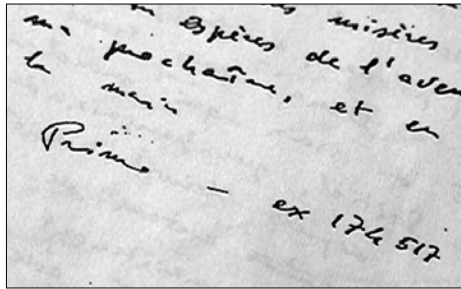
Oui, pourquoi leur en voudrais-je? Je suis allé témoigner dans des lycées allemands, j'ai des contacts avec l'université de Fribourg, j'ai parlé à des hommes, des femmes, des enfants de plus quinze ans. Cela ne me pose aucun problème.

*Il y a des gens, des camarades,
qui ne sont jamais sortis d'Auschwitz...*

On me pose aussi des questions sur la sélection que Primo décrit dans son livre – celle du mois d'octobre. C'était un moment terrible, où, sciemment cette fois, à l'inverse de ce qui s'était passé à notre arrivée, nous passions devant un seul homme, nus, avec juste nos sabots aux pieds, en essayant de donner l'impression que nous étions encore utiles, capables de travailler. Nous savions que cet homme, dont j'ignore même si c'était un SS ou s'il était médecin, avait les pouvoirs de Dieu. Il pouvait dire: «*Demain ou après-demain, vous serez gazés ou vous aurez une chance – peut-être – de compter parmi les rares survivants.*»

Cet instant, heureusement pour moi, aujourd'hui je ne peux plus me le rappeler. C'est bien de ne pas pouvoir se remettre dans cette situation. Mais il y a des gens, des camarades, qui ne sont jamais sortis d'Auschwitz – c'est terrible, on ne peut rien pour eux...

« Tu serais bien gentil de me signaler
mes fautes de français »



J'aimerais vous lire une lettre de Primo datée du 24 mai 1946:

« Mon cher Jean,

À bien y regarder, l'amitié qui nous lie est quelque chose de bien étonnant et unique. Nous nous sommes connus dans des circonstances particulières, à peu près dans la condition la plus misérable où on pourrait jeter un homme. Nous nous sommes trouvés associés dans notre lutte contre la Vernichtung [l'anéantissement] non seulement matériel, mais surtout spirituel, par le Lager [le camp]. Nous avons été sauvés par le hasard, par deux processus extrêmement improbables et nous sommes retrouvés au-delà de tout espoir. Avec ça, nous ne savons pratiquement rien l'un de l'autre, ce qui rend particulièrement amusant et émouvant de s'écrire et de se lire. Comme il serait plutôt gênant et inconfortable de te décrire per extenso qui est monsieur Primo Levi, je t'envoie trois poésies et l'un des contes que j'ai écrits en échantillon de moi-même. Ce n'est pas des meilleurs, mais je t'envoie celui-ci parce qu'il y est question de toi. Je l'ai écrit quand j'étais bien loin de soupçonner que tu étais en vie et que tu aurais eu l'occasion de le lire, et je t'assure

que je n'y ai changé mot. Je te demande pardon des inexactitudes et de tout ce qui pourrait de quelque façon te choquer. J'espère que tu comprendras mon italien.

À propos de l'atome de carbone, j'avais oublié, non pas l'idée, mais d'en avoir parlé avec toi. Je n'ai pas abandonné le projet, mais je me trouve trop plongé dans les soucis matériels et les souvenirs récents pressent dans ma mémoire. Quand je serai vieux, peut-être, et si je n'aurai pas été trop usé par la vie.»

Il m'avait dit un jour de juillet-août 1944 qu'il avait l'intention d'écrire un roman de l'atome de carbone. Primo Levi aurait donc sans doute été écrivain sans Auschwitz, mais assurément pas le même écrivain. Finalement, il n'a jamais écrit ce roman, mais l'idée a clos le dernier chapitre du *Système périodique*, où il termine par le carbone du point final avec le crayon qu'il a utilisé pour écrire. Tel a été le devenir de son projet initial, d'avant la déportation, d'écrire un jour l'histoire d'un atome de carbone. Laissez-moi encore vous lire simplement le *Nota Bene*, après sa signature : « *Tu serais bien gentil de me signaler mes fautes de français.* »

C'était Primo – un homme tellement simple, tellement intelligent, et tellement gentil : un ami.

*Propos recueillis par Claude Riva le 22 février 2002,
transcrits par Marie-Hélène Sabard*



Entretien avec Jorge Semprun

L'ÉCOLE DES LETTRES. – *Vous a-t-il été donné de rencontrer personnellement Primo Levi ou d'avoir des contacts avec lui ?*

JORGE SEMPRUN. – Non, jamais. Je ne l'ai jamais rencontré. Je n'ai même pas eu de contact indirect – par lettres, par exemple. J'ai avec lui le contact du lecteur.

L'ÉCOLE DES LETTRES. – *Regrettez-vous de ne pas l'avoir connu ?*

JORGE SEMPRUN. – D'un côté oui, je le regrette, mais ce regret est presque anecdotique. Mon expérience est tout à fait dissemblable de la sienne. On ne va pas les comparer: moi, je n'ai pas été dans un camp d'extermination comme Auschwitz, mais dans un camp de travail, Buchenwald – c'est une différence importante. À Buchenwald, c'était l'extermination par le travail, alors qu'à Auschwitz, il s'agissait d'extermination directe et, essentiellement, de l'extermination directe du peuple juif. En dépit de la dissemblance de nos expériences, j'ai l'impression que la conversation orale n'aurait pas apporté beaucoup plus que cette conversation muette que j'ai avec Primo Levi en lisant ses livres.

L'ÉCOLE DES LETTRES. – *Voulez-vous dire qu'il existe, entre anciens déportés, une sorte d'entente tacite qui rend la parole inutile ?*

JORGE SEMPRUN. – Oui. Je me rappelle ma première rencontre avec Élie Wiesel, que je connais bien : au bout d'un quart d'heure, nous nous étions presque tout dit – en tout cas nous nous étions dit l'essentiel. Le reste est venu « en plus » : plutôt que le passé, nous avons exploré l'avenir ou le présent que nous avons en commun. J'ignore s'il en aurait été de même avec Primo Levi. Mais je n'ai pas ce sentiment de manque que l'on peut éprouver parfois en se disant : « Tiens, je suis passé à côté. J'aurais pu rencontrer telle ou telle personne. » Ses livres me permettent de poursuivre avec lui un dialogue ininterrompu. C'est évidemment une impression très subjective et sujette à discussion...

L'ÉCOLE DES LETTRES. – *Qu'entendez-vous par « dialoguer avec l'œuvre de Primo Levi » ?*

JORGE SEMPRUN. – Dialoguer avec l'œuvre de Primo Levi, pour moi, c'est non seulement relire, bien entendu, et pas seulement les trois livres sur la mémoire des camps, mais d'autres aussi : des chroniques qui parfois touchent directement la mémoire des camps, parfois pas du tout, qui la contournent et abordent leur monde à elles. Elles sont très belles. Primo Levi est un véritable écrivain. Je crois qu'il a souffert de ne pas être reconnu comme écrivain hors de l'expérience des camps.

Dialoguer, ça veut dire relire et reconsidérer, à la lumière de ces relectures, des choses qui se sont passées après la mort de Primo Levi. Dans l'histoire ou dans la sociologie des camps, on utilise parfois certaines de ses phrases, à mon avis en déformant sa pensée ou en l'exagérant : je reviens à l'original pour avoir non seulement un dialogue avec lui, mais aussi, à travers lui, un

dialogue avec le monde actuel. Par exemple, il a dit dans un de ses livres – *les Naufragés et les Rescapés*, je crois – une chose très forte, très belle et très forte : « Nous les témoins, nous les rescapés, nous ne sommes pas les vrais témoins. Nous sommes des rescapés, nous sommes revenus de la mort par chance, peut-être même par prévarication, etc. Les vrais témoins sont ceux qui sont allés jusqu’au bout de l’expérience et qui en sont morts. » Il dit, de façon plus littéraire, « ceux qui ont vu le visage de la Gorgone en face ». Il s’agit d’une métaphore, naturellement : Levi sait bien qu’un témoin mort ne peut pas témoigner – c’est absurde. Alors que veut-il dire ? Il veut dire que nous, témoins qui témoignons, nous ne devons pas oublier que nous sommes une minorité parlant au nom des millions de morts qui, eux, ne pourront jamais le faire. Cela exige de nous une vérité, une modestie, des qualités d’écriture, certes, mais aussi des qualités morales au-delà de l’écriture. Voilà ce que dit Primo Levi : n’oubliez jamais que vous êtes des privilégiés et que votre témoignage doit tenir compte de tous les silences terrifiants qui n’ont pas pu s’exprimer.

Cependant, en Italie un certain nombre de personnes, dont un philosophe assez connu, prennent cela au pied de la lettre et disent : « Les vrais témoins sont morts. Donc tout témoignage est discutable. » Le témoin est pris dans cette impasse : il témoigne de choses dont il ne peut témoigner. Trêve de casuistique : le témoin témoigne de ce qu’il a vécu et, sans le témoin, il n’y aurait pas de vérité.

C’est pourquoi la lecture ou la relecture constante de Primo Levi me permet de revenir à des choses que l’on dit maintenant, c’est pour cette raison qu’il y a dialogue. Bien sûr, lui ne me parle pas aujourd’hui, il me parle avec les textes d’il y a des années. Pourtant, il continue de me parler : ce qu’il dit s’insère dans la réalité d’aujourd’hui d’une façon un peu différente chaque année et selon les événements. Par exemple, on

publie un livre sur la mémoire d'Auschwitz, *Ce qu'il reste d'Auschwitz*, de Giorgio Agamben, un philosophe italien, et je relis Primo Levi – pour voir. En cela il s'agit d'un dialogue perpétuel. Et puis je relis certains fragments de *Si c'est un homme* – et la chose peut paraître monstrueuse – pour le pur plaisir de la lecture. On peut relire «Le chant d'Ulysse» pour le plaisir de la lecture, de la beauté littéraire. Évidemment, au bout de cette beauté on découvre l'horreur. Mais on peut relire ce texte aussi pour la littérature.

Levi et Chalamov sont mes deux dialogues littéraires sur une expérience à la fois comparable et tout à fait dissemblable des camps: *Lager* allemands et goulag soviétique. Ce sont les deux auteurs que j'ai toujours à portée de main. J'ai je ne sais combien d'exemplaires de *Si c'est un homme* – à la maison, dans la chambre à coucher, dans le bureau, à la campagne, toujours, partout, pour pouvoir prendre le livre et relire quelques lignes dès que j'en ressens le besoin.

L'ÉCOLE DES LETTRES. – *Vous le lisez en italien?*

JORGE SEMPRUN. – Oui, je le lis en italien.

L'ÉCOLE DES LETTRES. – *Dans votre préface au recueil de poèmes, «À une heure incertaine», il est beaucoup question de Paul Celan. Que voulez-vous dire par «poésie et vérité de l'ombre; poésie et vérité de la lumière»?*

JORGE SEMPRUN. – Primo Levi a eu une activité de chroniqueur littéraire très importante. Et il a écrit un article très dur, presque méchant, sur la poésie de Paul Celan. Je crois que c'est un texte injuste. Pour moi, Paul Celan, qui est un poète hermétique, est aussi l'un des plus grands du XX^e siècle. Il est extraordinaire que ce poète juif roumain soit devenu l'un des

plus grands poètes allemands du siècle et qu'il exprime dans la langue des maîtres, la langue de la mort, la critique même de cette mort et son dévoilement. Primo Levi, qui est un rationaliste – c'est l'une de ses vertus – a été très choqué par l'obscurité des poèmes de Celan. Il a dit une chose assez terrifiante, en partie parce qu'elle est vraie: on sent dans l'obscurité, dans le grognement de cette poésie, l'homme qui va se suicider. Mais l'extraordinaire clarté des poèmes de Primo Levi et de sa littérature n'a pas empêché son suicide.

Tragiquement, les deux destins, de Levi et de Celan, se rejoignent: l'ombre de la mort les a rattrapés l'un et l'autre. Paul Celan s'est jeté dans la Seine, au pont Mirabeau, et Primo Levi dans la cage d'escalier de sa maison. Ce n'est pas la clarté, la rationalité du propos qui empêche d'être saisi par la mort. Dans cette mort se rejoignent à la fois la clarté précise, calme et sereine, de Primo Levi et l'obscurité tourmentée de Celan. Tous deux témoignaient du même événement: l'extermination des Juifs par le nazisme de 1940 à 1945. Ils témoignaient de la même chose, mais différemment. Finalement la mort les a placés sous la même lumière, si l'on peut dire, ou dans la même ombre...

L'ÉCOLE DES LETTRES. – *Vous avez attendu plusieurs années avant de relater votre expérience, alors que Primo Levi a écrit presque immédiatement après sa libération...*

JORGE SEMPRUN. – Primo Levi fait partie de ceux qui sont revenus à la vie par l'écriture. Il le dit dans *Si c'est un homme*, à moins que ce ne soit dans *la Trêve*: il avait l'impression de revenir à la vie en jetant sur le papier cette mémoire qui était là, irrépressible, et qu'il lui fallait à tout prix formuler. De même pour Robert Antelme. Robert Antelme a vécu une expérience plus proche de la mienne que de celle de Levi. Il était dans un

petit Kommando, dans le camp de travail de Gandersheim, dépendant de Buchenwald. Son expérience est plus proche de la mienne quant au travail dans le camp, aux conditions de vie... Mais lui aussi s'est précipité dans l'écriture...

L'ÉCOLE DES LETTRES. – *À cette différence qu'Antelme n'a presque plus rien écrit après «L'Espèce humaine»...*

JORGE SEMPRUN. – Il n'a plus rien écrit, hormis quelques articles, alors que Primo Levi a découvert qu'il n'était pas seulement ingénieur chimiste, mais aussi écrivain, fondamentalement écrivain.

L'ÉCOLE DES LETTRES. – *Précisément, comment jugez-vous à la fois son témoignage et la dimension littéraire de ce témoignage ?*

Jorge SEMPRUN. – Primo Levi fait partie des grands écrivains de cette expérience concentrationnaire. On ne va pas débattre la valeur des uns et des autres, mais, pour moi, il est le premier, le plus grand. Il existe un nombre incalculable de témoignages, tous – ou presque tous – intéressants pour l'historien, pour le sociologue. Parmi ces témoignages, certains sont aussi des œuvres littéraires. Primo Levi le dit dans l'un de ses textes: il faut «épurer», dit-il en italien, «filtrer» l'écriture pour parvenir à une expression qui soit littéraire.

Il a réussi d'emblée à trouver le ton, la distance et l'intériorité nécessaires avec sa propre expérience. La distance dans la mesure où il s'agit d'un esprit scientifique, celui d'un ingénieur chimiste: très objectif, très minutieux, très précis – il n'y a pas dans son livre l'ombre d'une improvisation, c'est véritablement un témoignage. En même temps, il a la capacité, le talent, d'élaborer ce témoignage pour en faire une œuvre littéraire, une œuvre qui a une valeur en soi, par son style et par son approche

de la réalité et du monde. Levi est l'un des grands écrivains de la déportation.

L'ÉCOLE DES LETTRES. – *Ne pensez-vous pas que la dimension littéraire, presque esthétique, risque d'édulcorer la valeur du témoignage?*

JORGE SEMPRUN. – Non, pas du tout. Primo Levi ne se propose pas de faire de l'esthétique. Pas plus qu'il n'écrit un rapport sociologique, ni une histoire du camp d'Auschwitz. Il raconte, il fait une narration de son expérience – elle est donc limitée, subjective, partielle, peut-être même partielle, mais il ne s'en cache pas. Il ne raconte pas en prenant la pose de l'écrivain : « Voyez comme je sais écrire » – pas du tout. Il a un talent inné, naturel. Quand il écrit *Si c'est un homme*, il ignore qu'il est écrivain.

D'ailleurs, la société autour de lui a bien failli le renvoyer pour toujours à son travail d'ingénieur chimiste, ce livre n'ayant eu pratiquement aucun succès, quasiment pas de lecteurs. Il nous apparaît aujourd'hui comme un chef-d'œuvre évident, mais il a été refusé par tous les grands éditeurs italiens en 1947-1948. C'est un petit éditeur qui a accepté de le publier et, dix ou onze ans plus tard, le livre est revenu dans l'amour et dans l'intérêt des lecteurs. Alors seulement Primo Levi a écrit un deuxième livre. Entre-temps, il était retourné à son usine chimique pour redevenir ingénieur, son désir d'être écrivain était frustré à cause de l'échec de *Si c'est un homme*. C'est dire s'il était loin de faire de l'esthétique...

L'ÉCOLE DES LETTRES. – *Pensez-vous que la qualité littéraire aide à la prise de conscience de l'expérience des camps? Pensez-vous que la littérature ait un « pouvoir »?*

JORGE SEMPRUN. – Je crois que c'est essentiel. Je crois que

les livres de témoignage direct, très informés et informatifs, sont absolument nécessaires pour les historiens et les sociologues. Mais, pour le grand public et pour la suite des générations de lecteurs, l'aspect littéraire, la qualité littéraire sont essentiels, absolument essentiels. Bientôt, les lecteurs qui vont tomber sur l'édition de poche de Primo Levi n'auront eu aucun rapport direct, charnel, avec cette histoire-là. Ce ne seront plus ni les fils, ni les petits-fils des déportés. Ce seront d'autres générations, et elles aborderont différemment cette expérience: soit sous un angle historique parce qu'on leur en aura parlé en classe, soit sous un angle littéraire parce qu'elles seront attirées par une œuvre.

Nous sommes à un moment très particulier de la mémoire des camps: très bientôt la mémoire directe des camps aura disparu. Même la mémoire juive. Je dis «même» parce que les résistants, les hommes des réseaux et des maquis – qu'ils aient été polonais, français ou italiens – avaient autour de dix-huit, vingt ans quand ils ont été déportés, tandis que les juifs ont été déportés enfants. Il y a eu des milliers d'enfants juifs déportés. Donc la plus longue mémoire de la déportation va être juive. Même celle-là est en train de s'éteindre. Il faudra donc que le relais soit pris...

L'ÉCOLE DES LETTRES. – *Y compris par le biais de la fiction?*

JORGE SEMPRUN. – On peut faire des fictions à partir de la réalité. Prenons l'exemple de la guerre de Trente Ans. Cette guerre a été, dans les siècles passés, le conflit européen le plus sanglant, le plus destructeur. Proportionnellement à la population de l'époque, cette guerre a sûrement provoqué plus de victimes que la Seconde Guerre mondiale. Qu'en reste-t-il dans les mémoires? Rien. Que sait-on de la guerre de Trente Ans? *Mère Courage*, de Brecht. Si on lit *Mère Courage*, ou si on va voir la

pièce au théâtre, on peut s'intéresser à la guerre de Trente Ans, la reconstruire. Dans quinze ans, vingt ans, cinquante ans, il en sera de même pour la déportation. Des fictions ramèneront les lecteurs à une réalité historique et leur donneront la possibilité d'aller plus loin dans leur recherche. En tout cas, je l'espère, car, s'il n'y a pas de fiction, il n'y aura plus de mémoire.

L'ÉCOLE DES LETTRES. – *Vous-même êtes allé parfois à la limite de la fiction dans vos livres...*

JORGE SEMPRUN. – Il m'est arrivé d'aller à la limite de la fiction, mais exclusivement sur le terrain du code narratif, de la manière de raconter, jamais sur la substance historique ou existentielle : jamais un événement que je relate comme vrai n'est inventé. Il existe des témoignages sur les camps qui racontent comme on raconte dans les textes homériques, avec de petites exagérations, un détail, minime, mais ajouté, inventé, qui enjolive ou qui, au contraire, ajoute de l'horreur à une chose déjà horrible. Là les négationnistes disent : « Voyez, il dit cela, qui n'est pas vrai, donc tout le reste est faux. » C'est la critique d'un aspect minime, sans importance, dans un témoignage qui leur permet de réduire à néant ce témoignage. Je n'ai jamais donné prise à cela.

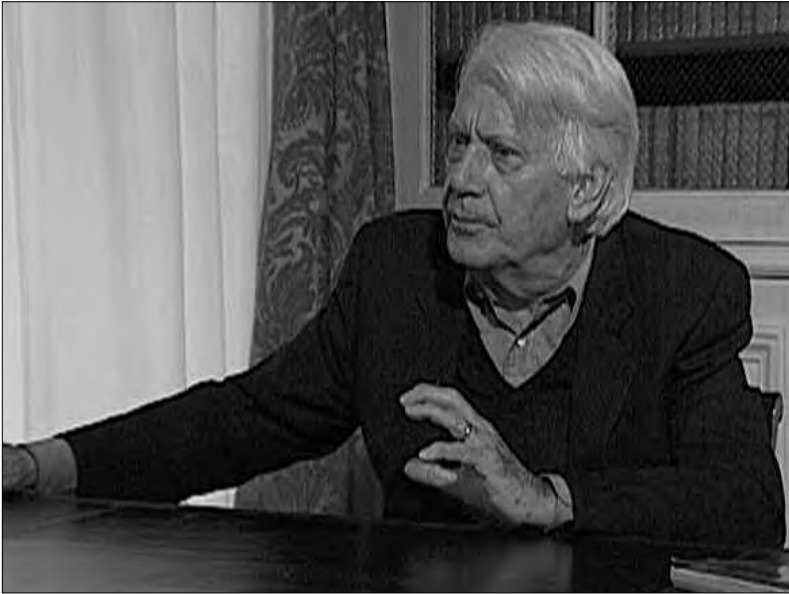
Dans mes livres, il n'y a rien qui puisse être réfuté par les négationnistes. D'ailleurs, ils n'ont pas osé réfuter quoi que ce soit. Ils m'insultent dans leurs revues, mais ne réfutent pas ce que j'écris. Voilà la seule limite – morale – à la possibilité d'introduire dans le témoignage des procédés narratifs de fiction. Il y a, dans mes livres, certains personnages qui n'ont pas existé en tant que tels, qui sont un peu la fusion de plusieurs personnages, certains noms qui ne sont pas des noms réels, mais la substance est absolument vraie.

L'ÉCOLE DES LETTRES. – *Est-ce cette capacité de modifier ou d'améliorer les codes narratifs qui différencie l'écrivain du simple témoin ?*

JORGE SEMPRUN. – Je crois que oui. Un témoignage commence le jour où l'on a été arrêté ou bien le jour où, en prison, on a été convoqué pour être déporté à Compiègne, puis de Compiègne à Auschwitz. La narration, elle, choisit une structure différente: on ne commence pas forcément par le commencement. Ce n'est pas comme la Genèse. On peut commencer au cœur même du sujet. Il faut bien comprendre – et tous les écrivains de la déportation (Primo Levi, Robert Antelme, Jean Améry, etc.) se sont trouvés confrontés à ce problème – il faut bien comprendre que nous racontons une expérience très peu crédible et presque pas imaginable. Il faut donc aider le lecteur, à travers le vraisemblable, à atteindre la vérité. Il faut aider le lecteur, à travers le probable, à frôler l'improbable et l'irracontable. Il s'agit d'une matière inépuisable, qu'il faut essayer de maîtriser par l'artifice littéraire. À la fin de sa vie, après des témoignages sur les camps mais aussi des romans, dans un dernier livre, *les Naufragés et les Rescapés*, Primo Levi est revenu sur sa mémoire et sur la réalité. Jusqu'à la fin il a retravaillé cette matière-là.

L'ÉCOLE DES LETTRES. – *Y a-t-il un indicible des camps, un indicible de l'horreur ?*

JORGE SEMPRUN. – Il y a un indicible des camps comme il y a un indicible de l'amour ou un indicible de la fraternité. Il y a un indicible dans tout ce qui est humain. Et on n'arrête pas de le dire, l'indicible. Ce qu'il y a de particulier avec cette expérience des camps, c'est qu'elle est très riche et très dévastatrice pour la mémoire – pas seulement pour la mémoire du rescapé, mais aussi pour le lecteur, pour celui qui écoute ou qui



lit. Elle est tellement difficile à entendre qu'il faut du temps, qu'il faut revenir sur les choses. Je constate souvent cela avec des lecteurs. J'ai raconté certaines choses dont on me dit pourtant: «Pourquoi n'en avez-vous jamais parlé?» Le problème n'est donc pas que ce soit indicible. Mais c'est interminable, tellement vaste, tellement complexe, et on ne peut pas passer sa vie à revenir sur le même sujet. On a parfois l'impression qu'il y a un peu d'indécence à sans cesse y retourner, à «exploiter ce filon» – je choisis exprès un terme péjoratif. On ne veut pas «exploiter un filon» – donc on change, on écrit autre chose. Mais ce n'est pas une expérience indicible. J'ai écrit un jour, je ne sais plus dans quel livre, que cette expérience n'avait pas été indicible, mais invivable. Ce n'est pas du tout la même chose.

L'ÉCOLE DES LETTRES. – *Certains, notamment au cinéma, refusent l'image, disent qu'il faut se contenter de la parole, de l'évocation...*

JORGE SEMPRUN. – La question de l’image et de sa sacralisation, pour certains, est celle de la transposition sur le cinéma de l’interdit de représentation de la Loi judaïque. C’est une question très complexe. Mais, pour un écrivain, il n’y a pas de tabou de la représentation : il suffit de réussir à dire les choses. J’attends avec impatience, et aussi avec une certaine anxiété, le jour où, en tant qu’académicien Goncourt, en tant que critique, ou en tant que lecteur tout simplement, j’ouvrirai un livre de fiction, d’un jeune homme ou d’une **jeune femme**, sur ce thème. Quand je dis «fiction», je ne veux pas dire hors de la réalité : peut-être un événement familial aura-t-il poussé ce jeune homme ou cette jeune femme **n’ayant aucune** expérience directe de cette mémoire-là, à «inventer la vérité»...

L’ÉCOLE DES LETTRES. – *Il y a eu une mystification il y a quelques années...*

JORGE SEMPRUN. – C’est un très bon exemple. C’était un livre qui s’appelait *Fragments*, d’un certain Wilkomirski. Il a été présenté comme un témoignage, or ce n’était pas un témoignage, mais une fiction. La question – et elle est intéressante – est de savoir pourquoi ce monsieur qui était suisse alémanique et n’avait aucun lien avec le malheur du peuple juif en Europe pendant l’Occupation, s’est inventé une enfance d’enfant juif, une enfance de petit garçon juif persécuté. Pourquoi s’est-il inventé cela ? Le livre était remarquable, vraiment remarquable. Ayant été présenté comme un témoignage, il a été jugé ignoble, abject, lorsqu’on a découvert qu’il n’en était pas un. Alors que, s’il avait été présenté comme un roman, il aurait peut-être eu beaucoup moins de succès, beaucoup moins d’impact, mais il aurait été acceptable.

L'ÉCOLE DES LETTRES. – *Un faux de qualité est-il préférable à un témoignage véridique mais médiocre ?*

JORGE SEMPRUN. – Oui, un faux de qualité est préférable à condition qu'on l'ait présenté comme faux. Si Wilkomirski avait écrit « roman », pourquoi pas ? On aurait jugé un roman et le rapport de la fiction à une réalité. On aurait trouvé telle ou telle différence, critiqué ou pas critiqué, mais personne n'aurait été dupe. Le drame de cette histoire, c'est que lui, ou quelqu'un de son entourage, a décidé de faire connaître ce livre comme un témoignage, comme un récit d'enfant juif. C'est là que ça devient insupportable. Ce qui était licite en tant que fiction devient insupportable en tant que témoignage.

L'ÉCOLE DES LETTRES. – *Pour revenir à votre expérience et à celle de Primo Levi, elles ont au moins ceci de commun : vous aviez l'un et l'autre vingt ans dans les camps. Peut-on se remettre d'un tel traumatisme ?*

JORGE SEMPRUN. – Primo Levi a énuméré les conditions qui facilitent la survie ; il cite la santé, la jeunesse, et il ajoute cette condition qui me paraît essentielle et qu'on oublie souvent : la curiosité. Certes, tout le monde ne pouvait pas être curieux de ce qui se passait dans cet univers : quand on est pris dans les pires conditions de vie, les pires conditions de travail, les pires Kommandos, etc., on n'a pas le temps d'être curieux, juste celui de voir où va s'abattre la matraque du SS pour l'éviter, où se trouve la patate qu'on va pouvoir arracher dans un champ pour survivre... On n'a donc guère le temps d'être curieux. Mais, dans des conditions – je vais dire ce mot horrible – « normales » de mort lente et d'épuisement, la curiosité aide beaucoup : où sommes-nous ? qu'est-ce qui se passe ici ? etc.

Autre condition de la survie, la jeunesse. Rappelons que Primo Levi a été arrêté en tant que résistant. Après seulement, on a découvert qu'il était juif et il a été déporté dans un camp où l'on exterminait les Juifs. Mais, en 1943, à l'époque de son arrestation, dans toute l'Europe occidentale occupée, c'étaient des jeunes qui étaient dans la Résistance. Bien sûr les chefs de réseaux ou les chefs historiques n'étaient pas des jeunes – ils pouvaient même avoir un certain âge. Mais les obscurs, les sans-grade, la piétaille de la Résistance, c'étaient des très jeunes, souvent poussés dans les maquis par la nécessité ou la décision de fuir le Service du Travail Obligatoire. C'est la création du STO qui a nourri les maquis français. Des centaines et des milliers de jeunes Français ont refusé d'aller travailler en Allemagne et ont pris le maquis.

Jeune, on s'en sort mieux physiquement, bien entendu, pour toutes sortes de raisons physiologiques. On encaisse mieux certains coups à vingt ans qu'à quarante ou cinquante ans. Mais moralement et du point de vue de la mémoire, on ne s'en sort jamais. Personne ne s'en sort. Même si on ne se suicide pas comme Primo Levi, même si on continue à vivre, même si on a des activités, on ne s'en sort pas.

Demandez à Stéphane Hessel, déporté à Buchenwald et sauvé dans des conditions rocambolesques par la Résistance intérieure du camp alors qu'il était dans une baraque de chefs de réseaux destinés à l'exécution; demandez à l'ambassadeur Stéphane Hessel si, parfois, pour le moindre motif, le plus banal – le goût du pain noir, une musique, un regard –, il n'est pas de nouveau plongé dans l'absurdité de cette mémoire, dans la douleur de cette mémoire.

Il est impossible de s'en sortir. On s'en sort physiquement, on peut même vivre vieux – j'ai de très bons copains de Buchenwald qui ont quatre-vingt-dix ans maintenant. On plaisante entre nous: «Finalement, pour les rescapés c'est une vraie

cure de jouvence – on vit vieux.» Et pourtant on ne s'en sort pas. Jamais. On est toujours à la merci de la fêlure, de l'effondrement complet, et donc du suicide. Toujours.

L'ÉCOLE DES LETTRES. – *Pensez-vous qu'une telle atrocité puisse se reproduire? Pensez-vous que témoigner permettra de l'éviter?*

JORGE SEMPRUN. – Je ne suis pas très optimiste sur le fait que nourrir cette mémoire puisse éviter quoi que ce soit. Je crois le témoignage nécessaire pour des raisons morales, littéraires presque. Je le crois nécessaire pour nourrir la mémoire de nos enfants et de nos petits-enfants, pour les rattacher au monde à travers une expérience comme celle-là. Mais je ne sais pas si la poursuite de ce travail de mémoire pourra empêcher une aberration quelconque. Je crois que la reproduction exacte de ce qui est déjà arrivé est impossible. Il faudrait pour cela une conjoncture historique qui ne va pas se reproduire telle quelle : un grand pays industriel tombant sous le joug d'une idéologie fanatique raciale, et qui, en tant que grand pays industriel, a donc les moyens. Il serait atroce, mais très intéressant, de comparer le goulag stalinien et les camps nazis. On verrait des différences considérables, indépendamment de la similitude des systèmes concentrationnaires.

L'ÉCOLE DES LETTRES. – *Il y a les «Récits de Kolyma», de Chalamov...*

JORGE SEMPRUN. – Pour moi, Chalamov est le plus grand de tous les écrivains sur l'expérience des camps. En quelques pages, car certains de ses récits sont très courts – on peut les lire à la suite, mais ils sont conçus comme une sorte de mosaïque –, il est celui qui a le mieux réussi à dire l'essentiel sur l'existence du goulag et, à partir de là, sur l'universalité de cette oppression,

de cette misère physique et morale que créent le goulag ou les *Lager* nazis. Mais la différence entre le goulag et les camps nazis est évidente. La Russie n'est pas un pays techniquement aussi développé que l'Allemagne, et puis le froid sibérien fait qu'on n'a pas besoin d'inventer la chambre à gaz pour exterminer, ni les crématoires pour éliminer les cadavres : le grand hiver russe élimine les corps d'une autre façon. Cette conjoncture-là – un pays développé, avec une grande histoire culturelle, une économie potentiellement forte, même s'il y a eu la crise des années 1930, saisi, diabolisé, par une idéologie raciale terrifiante –, cette conjoncture-là ne peut pas se reproduire facilement. Il n'y a aucune comparaison sur le plan historique, mais même le fanatisme religieux islamique, par exemple, n'a et n'aura pas le substrat d'un grand pays industriel, d'une grande puissance mondiale, sur lequel s'appuyer pour tenter de conquérir le monde et d'exterminer les millions de sous-hommes qui le gênaient sur sa route. Ça, ça ne se reproduira pas. Mais l'humiliation, la purification ethnique, le racisme, l'antisémitisme, toute la substance de cette idéologie-là, oui elle peut se reproduire, même si l'échelle est infime comparée à celle, industrielle, de l'extermination nazie.

L'ÉCOLE DES LETTRES. – *Votre réponse, comme le contenu de vos livres, reflète un relatif optimisme, alors que «Si c'est un homme» paraît plus noir, plus pessimiste. Qu'en pensez-vous ?*

JORGE SEMPRUN. – C'est vrai, mais n'oublions jamais que Primo Levi évoque le camp d'Auschwitz, le pire de tous. Chaque camp nazi a son histoire, ses singularités, sa façon de faire, bien qu'il y ait des traits communs à tous les camps. Et puis il y a cette différence «qualitative» extraordinaire que sont les camps – si j'ose dire – «consacrés» à l'extermination du peuple juif. Le complexe d'Auschwitz-Birkenau, avec les



chambres à gaz et les crématoires pour évacuer les cadavres, est complètement à part. Il y a, je le répète, une expérience que seuls les Juifs ont faite et qui singularise leur déportation par rapport à celle des résistants, des maquisards, etc. : c'est la sélection, le fait qu'avant même d'entrer dans le camp une sélection envoie vers la gauche ou vers la droite des gens qui vont mourir et d'autres qui vont survivre, ou essayer de survivre en travaillant, en étant exploités.

Cette sélection, elle n'intervient pas seulement sur la rampe d'accès à Auschwitz – les faibles, les malades, ceux qu'on appelle les « musulmans » dans les camps, c'est-à-dire ceux qui sont au-delà de l'espoir et de la volonté de lutte, eux aussi sont sélectionnés pour être gazés. Alors que, dans les camps d'extermination par le travail comme Buchenwald, Dachau, Mauthausen ou Bergen-Belsen, il n'y a pas de sélection, ni à l'entrée ni après. Les faibles, les invalides, sont envoyés dans des baraques mouchoirs où ils vivent misérablement, ils ne pourront

pas travailler, mais on ne les éliminera ni par la chambre à gaz ni par d'autres méthodes. Il y a donc là une différence radicale. Témoigner de cela n'est pas la même chose que témoigner d'un camp comme Buchenwald, où les politiques allemands ont créé une structure de résistance depuis 1938 et où les politiques qui arrivent, à travers les mouvements de la Résistance, s'intègrent – bien ou mal, avec des heurts nationalistes ou pas –, mais s'intègrent. Les Français avaient un Comité des intérêts français où des gaullistes, des communistes, des socialistes, des mouvements «Combat», enfin des mouvements de la Résistance, essayaient de gérer un peu cette vie collective, de l'organiser. Tandis que la résistance n'existe pas, ou à peine, dans les camps d'extermination proprement dits.

La différence est d'une telle importance : comment voulez-vous qu'un récit de cette expérience-là ne soit pas pessimiste ? Ce lieu était, comme l'a dit je ne sais qui, *l'anus mundi*, l'anus du monde.

L'ÉCOLE DES LETTRES. – *Est-ce une bonne idée d'avoir inscrit ce livre au programme des terminales littéraires ?*

JORGE SEMPRUN. – C'est une excellente idée. Mais il n'est pas facile pour les professeurs d'avoir à l'instrumentaliser, à l'argumenter, à lui donner vie. Cela dépendra naturellement beaucoup de leur talent et du talent des élèves, car les élèves aussi doivent avoir du talent pour savoir écouter. Ce n'est pas la seule possibilité, mais l'une des plus fortes, pour faire que cette mémoire continue. Simultanément, il y a maintenant dans les classes de terminale ce que l'on appelle les «Travaux pratiques encadrés». Cette année, Primo Levi étant au programme, des élèves appartenant à ces groupes de travail m'ont parfois demandé de compléter, avec *l'Écriture ou la Vie* ou d'autres de mes livres, ce travail sur Primo Levi. C'est passionnant d'être

avec eux, ou elles surtout – car je dois dire que les garçons sont beaucoup plus timides ou beaucoup moins intéressés que les filles par ces travaux.

L'ÉCOLE DES LETTRES. – *Avez-vous un message à transmettre à tous ces lycéens et lycéennes que vous avez l'occasion de rencontrer ?*

JORGE SEMPRUN. – Non, surtout pas de message. D'abord, ces jeunes lycéens sont pour moi une expérience très exaltante et nouvelle. À partir du *Grand Voyage*, il y a longtemps, j'ai commencé à recevoir des lettres de gens qui étaient de ma génération, ou plus jeunes que moi, mais qui avaient un rapport direct, charnel, familial, avec la déportation. Je pourrais presque faire un modèle de lettre. J'en ai des dizaines d'exemplaires : « Mon père était déporté » (parfois dans le même camp que moi), « il est rentré de déportation, et il ne m'a jamais parlé ». À partir de là, il y avait deux variantes ; d'un côté, ceux qui me disaient : « Je lui ai apporté votre livre et depuis il me parle, il me raconte », et, de l'autre, ceux qui me disaient : « Il est mort sans m'avoir parlé ; j'ai l'impression que vous me parlez à la place de mon père. » Voilà les lettres que je recevais.

Et puis le temps a passé, et j'ai reçu des lettres où on évoquait des grands-pères, et non plus des pères. Maintenant, ces jeunes s'intéressent d'abord à l'œuvre, parce que leur professeur leur en a parlé, parce que Primo Levi est au programme... Ils ne viennent pas pour entendre quelqu'un parler à la place du père ou du grand-père, ils viennent pour entendre un témoin, quelqu'un qui a écrit sur une époque qui les intéresse. Et ils posent des questions d'emblée très littéraires. Ils ne disent pas : « C'est vrai qu'il y avait un four crématoire ? » Non, ils disent : « Quand vous dites cela, quel est le rapport avec la vérité ? Pourquoi faites-vous un peu de fiction narrative ? » Ce sont parfois des questions très pointues. Une question entraîne une

réponse, et on arrive bien entendu à ce qui constitue, généralement, leur intérêt le plus fort : à savoir dépasser tel livre ou tel témoignage pour essayer d'avoir eux-mêmes, à travers ce que je peux leur dire, une idée du problème dans sa globalité. D'ailleurs, ils vont sûrement vérifier, contraster mon témoignage avec d'autres, parce qu'ils ne sont pas crédules, ils ont l'esprit critique.

Je finis toujours par expliquer la singularité des camps : la différence entre les camps où les politiques ont le pouvoir interne – car dans les camps, l'administration interne est toujours assurée par les déportés –, et les autres ; la différence entre les politiques et les droits communs dans la gestion interne des camps ; résistance ou pas résistance, chambre à gaz ou pas chambre à gaz. Toutes ces questions-là viennent après. La première chose, c'est un questionnement presque littéraire. Comme s'ils disaient : « Votre livre nous a intéressés, c'est formidable de pouvoir parler avec l'écrivain d'un livre qui nous intéresse, alors on vous pose des questions littéraires. » Ensuite seulement on parle d'Histoire. C'est un processus très intéressant parce qu'il n'est ni mécanique ni imposé : ils font le chemin eux-mêmes. Évidemment, à partir d'un certain moment, je prends le relais : je fais un chemin qu'eux ne peuvent pas faire parce qu'ils n'ont pas la mémoire. C'est pourquoi l'expérience est très intéressante. Si je peux, sauf en cas de force majeure, je ne refuse jamais d'aller dans des classes de lycée ou de collège. Je trouve que c'est l'une des rares choses intéressantes à faire dans la vie – enfin, l'une des choses : elles ne sont pas si rares que ça...

*Propos recueillis par Yves Stalloni le 11 janvier 2002,
transcrits par Marie-Hélène Sabard*